

Un de perdu

Gilles ABIER

Le garçon rentre dans ce qui fut sa chambre, le visage illuminé.

Mélanie a laissé la pièce telle quelle : avec les meubles, les livres et les jouets de l'époque où son fils avait sept ans. Au désespoir du père qui n'a pas supporté longtemps que sa femme veuille tout garder intact, ne rien ranger, surtout pas dans des cartons, même entreposés à la cave, pour le jour où Clément reviendrait. Et pas question que la chambre serve à un nouvel enfant.

- Comment peux-tu proposer d'en faire un autre ? Tu crois possible de remplacer Clément ?

Mélanie, qui se mettait alors dans des rages folles, se dit qu'elle a eu raison d'insister pour ne rien jeter. Quitte à éloigner son mari. Quitte à le perdre. Et même si sa belle-famille critiquait son attitude intransigeante, jugée excessive ; et même si ses parents n'osaient plus venir chez elle, trop mal à l'aise ; et même si Mélanie ne pouvait pas pénétrer dans la chambre conservée à l'identique de Clément sans avoir les larmes aux yeux et le cœur vide – tout cela est vite oublié devant la joie qui envahit le visage de son fils, aujourd'hui.

Silencieux, il sourit, sans toucher à rien.

- Tu reconnais ta chambre ?

Le garçon se tourne vers sa mère. Il ne répond pas mais son regard déborde d'amour.

- Si tu savais, Clément, comme je t'ai attendu.

Le garçon s'avance vers l'armoire colorée.

Soudain, Mélanie panique.

Dans sa tête, elle s'était persuadée qu'à son retour, son fils irait vers ses jouets, à la rigueur ses livres : il était passionné de lecture quand il était petit. Mais pas qu'il veuille retrouver ses vêtements. Pour le coup, elle ne les a pas conservés. Enfin, pas dans son armoire. Elle ne l'a jamais avoué à personne mais tous les ans, Mélanie plie soigneusement les habits de Clément dans une boîte de plastique qu'elle entrepose à la cave, et consacre une journée à lui renouveler sa garde-robe. L'idée, simple et évidente, étant qu'il puisse avoir des habits à sa taille le jour où il réapparaîtrait.

Son fils ouvre l'armoire.

Il effleure lentement les vêtements neufs, qui ont été lavés et repassés.

- J'ai une surprise pour toi, dit-elle, incapable de saisir si le garçon est déçu ou ravi par ses nouveaux habits. Tu sais, Clément, je n'ai jamais cessé de croire que je te reverrais. Alors, tous les ans, j'ai continué de t'offrir des cadeaux pour ton anniversaire et pour Noël. Je les ai tous glissés sous ton lit. Tu vas en avoir pour l'après-midi à les ouvrir !

Mélanie espérait un cri de joie, que son fils, à cette nouvelle fabuleuse, se jette sur elle. Au lieu de quoi, le garçon l'envisage tranquillement et se met à pleurer.

Des larmes de bonheur, elle le sent, elle le sait.

Mais cette émotion intense qui se déverse en silence la bouleverse.

Elle ne s'est pas trompée. Elle a eu raison.

Au moment où elle s'avance pour embrasser son fils, la sonnerie de la porte d'entrée retentit. Mélanie se précipite à la fenêtre. En bas, sur le perron, elle reconnaît immédiatement la silhouette trapue de son mari, qu'elle n'a pas revu depuis trois ans. Son mari, qu'elle n'a pas encore prévenu du retour de leur fils.

Hier

Il avait suffi d'une journée à Enzo pour s'organiser. Son plan n'était pas très compliqué : il lui fallait juste un peu d'argent, et une robe de sa mère. Finalement, il préféra emprunter une jupe et un collier dans le tas de vêtements et d'accessoires qu'elle avait prévu d'apporter à Emmaüs.

Il ne lui restait plus qu'à saisir la bonne opportunité, le moment idéal qui, connaissant ses parents, ne tarderait pas à se matérialiser.

Enzo n'aurait quand même jamais pensé que l'occasion se présenterait aussi vite.

Trois jours plus tard, exactement.

Un samedi matin, précisément.

Comme souvent, Enzo avait été envoyé par son père acheter des croissants pour le petit déjeuner. Mais la boulangerie où il allait habituellement était exceptionnellement fermée. Sachant que rentrer les mains vides était hors de question, le garçon marcha un moment avant de repérer une autre boulangerie, ouverte. Quand il revint chez lui, une demi-heure plus tard, l'appartement était vide. Les bols sales de ses parents abandonnés dans l'évier. Il y avait un mot à son attention qui traînait sur la table de la cuisine.

« Mon zozo, régale-toi avec les croissants. Nous partons à Bordeaux, pour une journée en amoureux. On sera de retour ce soir. Ne nous attends pas pour dîner. Ton père a voulu te laisser dix euros pour t'acheter ce que tu veux. Tu as les clés de l'appartement. Nous te faisons confiance. Si tu as un souci, appelle-nous. Bisous partout. Ta maman qui t'aime. »

Enzo était resté un long moment à contempler le mot. Le visage fermé. Le regard dur. Ce n'était pas trop l'escapade impromptue de ses parents qui le perturbait – il avait l'habitude -, c'était surtout qu'ils soient partis avant son retour de la boulangerie. Une fois de plus, il avait l'impression d'être de trop.

Après avoir jeté un coup d'œil à la pendule, Enzo prit sa décision. Il se régalerait de tous les croissants, comme le lui avait si généreusement proposé sa mère, et ensuite il rejoindrait en vélo l'endroit où son père aimait pêcher. Il en aurait une bonne heure à pédaler. Si Gilbert respectait son emploi du temps, l'endroit serait désert, lui permettant de se déshabiller et de poser ses affaires correctement pliées sur la berge, à côté de ses bottes affreuses. Enzo hésitait encore à jeter son maillot de bain à l'eau. Est-ce qu'on se débat au point de perdre ses vêtements quand on se noie ? Ensuite, il enfilerait la jupe de sa mère, son collier et un chapeau fleuri qu'il avait piqué la veille à une fille de sa classe. Il abandonnerait son vélo sur place, et se rendrait à pied au village le plus proche. Soit une demi-heure de marche. Puis, il prendrait le bus jusqu'à la gare de Bergerac, où il emprunterait un TER – dans les toilettes duquel il se changerait à nouveau en garçon – à destination de Périgueux. Une fois arrivé à la gare, il lui faudrait juste éviter de se faire remarquer par l'homme qui vend les journaux.

Si tout se déroulait comme prévu, Enzo envisageait de s'adresser au guichet de la SNCF en tout début d'après-midi.

Une matinée lui suffirait pour changer d'identité.